

HISTOIRE DE LA TOURAINE

L'ENSORCELEUSE ET L'ARCHEVÊQUE, OU DU BON USAGE DE LA SÉDUCTION : LA FUITE EN ESPAGNE DE LA DUCHESSE DE CHEVREUSE (SEPTEMBRE 1637)

Jacques CHUPEAU*

RÉSUMÉ

Reléguée en Touraine à la fin de 1633, la duchesse de Chevreuse n'a pas eu à forcer son talent pour faire du vieil archevêque de Tours, Bertrand d'Eschaux, le plus zélé des adorateurs. L'enquête conduite autour de cette aventure piquante invite à s'interroger sur l'écriture de l'Histoire et tend à apporter quelques éléments en faveur d'une défense et illustration de l'anecdote.

SUMMARY

Exiled in Touraine at the end of 1633, the Duchess de Chevreuse did not have to exert herself to make the old archbishop of Tours, Bertrand d'Eschaux, the most zealous of her admirers. Research conducted concerning this spicy adventure invites one to ponder the writing of history and tends to bring a few elements in favor of a defense and illustration of the anecdote.

Autant l'avouer d'entrée de jeu : l'aventure qui a retenu mon attention est d'un mince intérêt historique ; ce n'est rien d'autre qu'une anecdote, autrement dit un fait mineur qui ne saurait prétendre à la qualité d'événement. Faut-il pour autant balayer d'un revers de main dédaigneux ces miettes de l'Histoire¹ que sont les anecdotes ? Je laisse aux spécialistes le soin d'en juger.

* *Membre de l'Académie de Touraine.*

1. La majuscule n'est pas un indice de majesté mais un signe diacritique visant à marquer une distinction que la langue anglaise traduit plus nettement avec les mots *history* et *story*.

Pour ma part, j'observe que les définitions proposées de nos jours par les dictionnaires accordent à l'anecdote deux vertus. Pour le *Petit Robert*, l'anecdote a valeur de miroir, d'instrument de révélation : c'est un « *petit fait curieux dont le récit peut éclairer le dessous des choses, la psychologie des hommes* ». Les rédacteurs du *Petit Larousse* ont préféré mettre l'accent sur la saveur de l'anecdote, définie comme le « *bref récit d'un fait curieux, amusant ou peu connu* ». Dans tous les cas, l'anecdote instruit et séduit : ce sont là, me semble-t-il, des mérites suffisants pour que l'on puise avec gourmandise, en marge de l'Histoire savante, dans ce vaste réservoir d'anecdotes que constituent les mémoires et les historiettes. Même si ces témoignages sont à utiliser avec prudence, on aurait tort de négliger des particularités qui donnent à l'Histoire les couleurs de la vie et dévoilent, pour notre plus grand plaisir, le « dessous des choses ».

Dans l'affaire qui nous intéresse, « le dessous des choses » touche de trop près aux charmes de la belle duchesse de Chevreuse pour ne pas exciter la curiosité. Par bien des aspects, ce petit épisode de la chronique tourangelle à l'époque de Richelieu et de Louis XIII a des allures de comédie galante : l'héroïne, séductrice de haut vol, a l'art de faire oublier qu'elle a passé, depuis quelques années déjà, le cap fatidique de la trentaine², et la magie de ses attraits semble défier le temps, laissant peu de visiteurs insensibles ; mais l'effet le plus prodigieux de ce pouvoir de séduction prolongé est sans doute d'avoir conduit un vénérable octogénaire, haut dignitaire de l'Église, à retrouver au contact de cette belle ensorceleuse³ un tardif et fugitif printemps. L'action de cette aimable comédie se situe dans les années 1634-1637, alors que la duchesse de Chevreuse, reléguée en Touraine à la suite de la disgrâce de son amant, le garde des sceaux M. de Châteauneuf, trompait utilement son ennui en s'employant à faire du vieil archevêque de Tours, Bertrand d'Eschaux, un adorateur on ne peut plus dévoué.

2. Marie de Rohan, fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazou, et de Madeleine de Lenoncourt, naquit en décembre 1600.

3. Le mot m'a été suggéré par l'historien Hubert Méthivier qui, dans son excellente présentation synthétique du *Siècle de Louis XIII* (PUF, coll. « Que sais-je ? », 1964), use à trois reprises du verbe « ensorceler » pour caractériser le pouvoir de séduction de Mme de Chevreuse (p. 94) et de Mme de Longueville (p. 99 et 109).

La Rochefoucauld, dont Jean Lafond a récemment réédité les *Mémoires*⁴, signale avec ironie que l'archevêque de Tours, «*qui était un vieillard de quatre-vingts ans*», se montrait pour la duchesse de Chevreuse «*plus zélé qu'il ne convenait à un homme de son âge et de sa profession*»⁵. Or La Rochefoucauld est un témoin bien informé. Résolument engagé dans le parti de la Reine, dont il s'honore d'avoir reçu des marques d'estime et de confiance, celui qui se nommait alors le prince de Marcillac⁶ a servi d'agent de liaison entre la duchesse de Chevreuse et Anne d'Autriche au cours de l'année 1637, et il révèle dans ses *Mémoires* qu'il fut souvent chargé par l'une et par l'autre «*de commissions périlleuses*» à la faveur de ses fréquents allers et retours entre l'Angoumois et l'armée. On aurait aimé, naturellement, en savoir un peu plus sur la manière dont la duchesse de Chevreuse entretenait le zèle de son vieil ami l'archevêque : sur ce chapitre fort privé, l'auteur des *Mémoires* suggère un peu plus qu'il ne dit, mais sans aller jusqu'à l'indiscrétion ; ce n'est pas son registre.

Les historiens et les biographes ne sont guère plus bavards. D'une étude du chanoine Vaucelle résumée dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine* en 1933, on retient que la duchesse de Chevreuse, exilée en Touraine en 1633, «*trouva l'accueil le plus sympathique chez le vieil archevêque d'alors*»⁷ : c'est un pieux euphémisme. Sur la carrière ecclésiastique de Bertrand d'Eschaux et son action à la tête de l'archidiocèse de Tours, le mémoire de maîtrise présenté en 1980 par Évelyne de Mascarel rassemble beaucoup d'informations précieuses, remarquablement synthétisées par Michel Laurencin dans son grand *Dictionnaire biographique de Touraine* (CLD, 1990). Mais l'anecdote n'a pas ici sa place, et c'est du bout de la plume, et comme à regret, que Mme de Mascarel mentionne incidemment l'aide accordée par l'archevêque à la duchesse de Chevreuse en vue de faciliter sa fuite en Espagne, en septembre 1637. Sans doute cette délicate réserve a-t-elle été dictée par le

4. Gallimard, coll. «Folio classique», 2006. Nos références aux *Mémoires* de La Rochefoucauld renverront à cette édition par une simple indication de page.

5. P. 70. Né à Saint-Étienne de Baïgorry, Bertrand d'Eschaux fut évêque de Bayonne avant d'être appelé à l'archevêché de Tours en 1617, à la suite du départ de Sébastien Dori-Galigai, beau-frère de Concini. Il meurt le 21 mai 1641 à l'âge (fort avancé pour cette époque) de quatre-vingt-cinq ans.

6. C'est seulement après la mort de son père (8 février 1650) qu'il portera le titre de duc de La Rochefoucauld.

7. *BSAT*, 1933, t. XXV, p. 158.

souci de brosse le portrait d'un prélat «*exact et sévère*» dans l'exercice de sa charge⁸, ce qui est objectivement vrai ; je crains seulement que cette image ne rende pas totalement compte d'une vérité humaine plus complexe, vérité que La Rochefoucauld laisse entendre quand il suggère que le rigorisme de Bertrand d'Eschaux, au contact de la duchesse de Chevreuse, a connu quelques moments de relâche.

J'observe encore qu'en évoquant avec brio devant l'Académie de Touraine, en 1993, quelques aspects de l'existence agitée de la duchesse de Chevreuse, M. Pierre Lefebvre⁹ s'est prudemment borné à indiquer que l'archevêque de Tours faisait partie des amis de l'illustre exilée, ce qui n'a rien de très compromettant. Victor Cousin, pour sa part, si attentif fût-il aux convenances, s'était montré un peu plus précis quand, dans sa biographie de Mme de Chevreuse parue pour la première fois en 1862, il s'était référé aux *Mémoires* de La Rochefoucauld pour rappeler que la belle duchesse, lors de sa relégation en Touraine, s'était plu à «*tourner la vieille tête de l'archevêque de Tours, Bertrand d'Eschaux*»¹⁰. En revenant sur cette aventure un demi-siècle plus tard, un historien non moins exact, Louis Batiffol¹¹, a choisi de marquer sa différence en prenant appui non plus seulement sur le témoignage allusif de La Rochefoucauld, mais aussi sur les révélations plus circonstanciées de Tallemant des Réaux dans ses *Historiettes*, cet ouvrage quelque peu sulfureux que l'édition de M. de Montmerqué avait fait connaître en 1834-1835 et que bien des érudits hésitaient encore à prendre au sérieux. Cet élargissement des sources vaut d'être signalé ; mais avant d'en apprécier les résultats, il nous faut revenir un instant sur les faits.

On sait que la duchesse de Chevreuse, après l'arrestation de Châteauneuf le 25 février 1633 et la découverte de lettres confidentielles moquant le Cardinal, avait reçu l'ordre de se retirer dans la propriété du duc de Chevreuse à

8. Évelyne de Mascarel, *Bertrand d'Eschaux*, Archevêque de Tours. Mémoire de Maîtrise (dir. : Robert Sauzet), Université de Tours, CESR, 1980. Voir p. 90.

9. Pierre Lefebvre, Du château de Couzières au Val-de-Grâce : Madame de Chevreuse et l'affaire des lettres espagnoles (août 1637), *Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Touraine*, Mémoires 1993, p. 99-104.

10. Victor Cousin, 1862. *Études sur les femmes illustres et la société du XVII^e siècle : Madame de Chevreuse*. Paris, Perrin et C^{ie}, septième édition, 1886, p. 115.

11. Louis Batiffol, 1913. *La duchesse de Chevreuse : une vie d'aventures et d'intrigues sous Louis XIII*. Édition utilisée : Hachette, «*Figures du passé*», 1945.

Dampierre, près de Rambouillet, avant d'être assignée à résidence dans son château de Couzières, près du village de Veigné, quand on sut qu'en dépit d'une interdiction formelle de revenir à Paris, elle avait réussi à rencontrer secrètement la Reine au couvent du Val-de-Grâce, dans le faubourg Saint-Jacques. La sanction, quoi qu'on en ait dit à l'époque, n'était pas d'une sévérité excessive. Mme de Chevreuse, accompagnée de son « train », autrement dit d'une assez nombreuse domesticité, gardait la liberté de recevoir des visites et de goûter aux plaisirs de la vie mondaine, tant à Couzières qu'à Tours, à l'hôtel de la Massetière¹². Grâce à d'officieux intermédiaires (La Rochefoucauld, on l'a vu, fut de ceux-là), elle restait en correspondance régulière avec la Reine et elle avait, comme Anne d'Autriche et en étroite collaboration avec elle, des contacts suivis avec le duc de Lorraine, la cour d'Angleterre et les autorités espagnoles des Pays-Bas.

Sur tous ces points, Louis Batiffol est un historien des plus précis. Son propos, en revanche, se fait plus ambigu quand il évoque, un peu plus longuement que ne l'avait fait Victor Cousin, la figure de l'archevêque de Tours. *« Malgré son grand âge et la dignité de son état, écrit Louis Batiffol, il était ému des grâces de la jeune femme ; du moins Mme de Chevreuse le croyait et le disait : elle assurait qu'elle pouvait obtenir de lui tout ce qu'elle désirait. Elle le trouvera dans des moments critiques, dévoué et, d'une manière touchante, fidèle. »*¹³

Pour qui s'intéresse à la fabrique de l'Histoire, ce texte mérite attention. Une évidente volonté de sérieux fait que la relation historique, chez Batiffol le mal nommé, refuse de sourire, même quand elle touche, et c'est ici le cas, à des réalités frivoles : ce n'est sans doute pas la tonalité la mieux adaptée à l'évocation d'une aventure galante où, du côté de la duchesse de Chevreuse, la gaieté et le goût du jeu ont eu la meilleure part. Par ailleurs, l'objectivité de la narration pourrait bien n'être qu'une apparence trompeuse, dès lors que l'historien oriente subrepticement le jugement de ses lecteurs en suggérant

12. Le manoir de Couzières avait été construit au début du XVII^e siècle par le père de la duchesse de Chevreuse, Hercule de Rohan, duc de Montbazou ; c'est là qu'il mourut, le 16 octobre 1654, âgé de quatre-vingt-six ans. – Construit au XV^e siècle et devenu propriété des Rohan-Montbazou, l'hôtel de la Massetière était situé dans l'ancienne paroisse Saint-Hilaire, non loin de l'actuelle place de la Résistance. Entièrement reconstruit en 1720, il a disparu depuis la guerre.

13. L. Batiffol, *op. cit.*, p. 139.

que le pouvoir que Mme de Chevreuse prétendait exercer n'était peut-être qu'une illusion flatteuse : l'hypothèse est naturellement incontrôlable, et elle est d'autant plus fragile qu'elle s'ajuste mal avec les sources que Louis Batiffol a exploitées, ou pour mieux dire accommodées. Quelques observations vont nous permettre d'en juger.

Ainsi, l'affirmation selon laquelle Bertrand d'Eschaux, « *malgré son grand âge et la dignité de son état, [...] était ému des grâces de la jeune femme* » livre un écho atténué de la remarque malicieuse de La Rochefoucauld qui, comme on l'a vu, évoquait ironiquement dans ses *Mémoires* les empressements d'un vieil archevêque trop zélé : sous la plume de l'historien, le zèle a perdu un peu de son ardeur en devenant simple émoi. Tous les autres points dérivent de Tallemant des Réaux, qui leur avait donné, je dois dire, un tout autre relief et une saveur plus piquante. Car il ne suffit pas de savoir, en lisant Louis Batiffol, que Bertrand d'Eschaux « *voyait beaucoup Mme de Chevreuse* » : il n'est pas inintéressant d'apprendre, grâce aux *Historiettes*, qu'il lui arrivait de la voir à son lever, et qu'elle souffrait alors « *qu'il lui donnât sa chemise* »¹⁴. On comprend mieux aussi à la lecture de Tallemant pourquoi Mme de Chevreuse pouvait se flatter d'obtenir, comme l'écrit Louis Batiffol, « *tout ce qu'elle désirait* ». Comment aurait-elle pu douter de son pouvoir ? – « *Vous verrez qu'il fera tout ce que je voudrai ; je n'ai, disait-elle, qu'à lui laisser toucher ma cuisse à table.* »¹⁵. Voilà un propos qui ne s'invente pas et qui éclaire bien joliment « *le dessous des choses* ».

Sans m'étendre sur les circonstances qui ont conduit la duchesse de Chevreuse, dans la nuit du 5 au 6 septembre 1637, à s'enfuir précipitamment en direction de l'Espagne déguisée en cavalier, je rappellerai seulement que l'arrestation à Paris d'un des plus fidèles courriers d'Anne d'Autriche, M. de la Porte, le 11 août 1637, et les interrogatoires sévères auxquels Pierre de la Porte et la Reine furent soumis étaient de nature à donner à Mme de Chevreuse les plus vives alarmes, d'autant qu'elle fut elle-même interrogée à Tours par deux émissaires de Richelieu¹⁶. Comme le précise La Rochefoucauld dans ses

14. Nos références aux *Historiettes* renvoient à l'édition établie par Antoine Adam avec la collaboration de Mlle G. Delassault pour la Bibliothèque de la Pléiade (Éditions Gallimard, 1960, 2 vol.). Voir t. 1, p. 161.

15. *Ibid.*

*Mémoires*¹⁷, il était convenu que Mlle de Hautefort lui enverrait un livre d'*Heures* relié de vert si la situation prenait un tour favorable, et des *Heures* reliées de rouge si les circonstances l'obligeaient à pourvoir à sa sûreté en sortant au plus vite du Royaume. Sans que l'on sache trop d'où vint la méprise, la duchesse de Chevreuse se crut en grand danger d'être arrêtée. Elle se confia à son vieil ami l'archevêque, qui n'hésita pas à l'aider dans sa fuite, au risque d'être lui-même inquiété pour cause de complicité. On se contenta de recueillir son témoignage, à un moment où il n'était plus temps de rattraper la fugitive. Celle-ci arrivait à Bagnères le 14 septembre et ne tardait pas à passer en Espagne. Mais avant de franchir la frontière, la duchesse de Chevreuse eut la délicatesse de confier au domestique des La Rochefoucauld qui l'avait accompagnée dans son périlleux voyage, un certain Malbâti, une lettre de remerciement destinée à l'archevêque de Tours. Finalement, le prince de Marcillac fut la seule victime dans cette affaire. Pour avoir prêté secours à la duchesse en fuite, il fut incarcéré une semaine à la Bastille, et ce rappel à l'ordre, assorti d'une interdiction réitérée de paraître à la Cour, ne fit que renforcer son hostilité à l'endroit du Cardinal. À vrai dire, cette disgrâce n'était pas pour déplaire au fils du duc de La Rochefoucauld, dont l'amour-propre pouvait être flatté par les marques d'estime qu'il reçut alors et qui l'aiderent, comme il le reconnaît dans ses *Mémoires*, à soutenir sa mauvaise fortune et à prendre son mal en patience¹⁸.

Revenons à Mme de Chevreuse. Son départ soudain plongea Bertrand d'Eschaux dans un douloureux désarroi, et Louis Batiffol n'a pas tort de considérer que l'archevêque fit preuve, en la circonstance, d'une touchante fidélité. De cette émotion profonde, Tallemant des Réaux avait rendu compte à sa façon en faisant entendre la voix d'un vieil homme dont le langage, à défaut d'observer strictement l'usage mondain, laisse percevoir des accents de sincérité émouvants. Une fois encore, les *Historiettes* apportent un témoignage précieux et confirment le souci de Tallemant de donner de la réalité l'image la plus vivante et la plus fidèle. Écoutons ce bref passage, où le recours au style direct confère au texte la valeur d'un enregistrement :

16. V. Cousin, *op. cit.*, a donné dans les notes du chapitre troisième, p. 425-427, le texte de la réponse de Mme de Chevreuse : « *Fait à Tours, ce 24 août 1637* ».

17. P. 69-70.

18. Voir p. 73.

*Il dit quand elle fut partie, car il parlait fort mal :
« Voilà où elle s'assisa en me disant adieu,
et où elle me dit quatre paroles qui m'assommèrent. »*¹⁹

Ainsi parlait le Béarnais Bertrand d'Eschaux, et l'on sait gré à Tallemant des Réaux d'avoir perçu la valeur de ces petits faits vrais qui, à des siècles de distance, donnent vie au passé.

Il est vrai que l'auteur a pu commettre, ici ou là, quelques erreurs : elles sont dûment signalées dans les notes de la magistrale édition des *Historiettes* qu'Antoine Adam a établie pour la Bibliothèque de la Pléiade²⁰. Mais il ressort surtout de ce contrôle attentif de l'éditeur que les informations apportées par Tallemant des Réaux procèdent d'une riche et solide documentation, exploitée avec l'intelligence et la rigueur que l'on attend d'un véritable historien. Il faut tordre le cou à l'idée encore trop répandue selon laquelle l'auteur des *Historiettes* serait un adepte de la médisance et un collectionneur de ragots. En réalité, comme Pellisson, Furetière, Maucroix ou La Fontaine, qui furent ses amis, Tallemant est un esprit indépendant et curieux qui a fait de la lucidité, du libre jugement et de la gaieté une forme de résistance à la comédie mondaine des faux-semblants. Autant que le goût de l'observation narquoise et un évident plaisir de conter, c'est cette exigence intime de vérité et de liberté qui commande la rédaction des *Historiettes*, à une époque où le rétablissement de l'ordre, après la Fronde, accroît les contraintes de l'orthodoxie politique et morale. À défaut de produire un texte publiable, Tallemant a choisi de parler vrai, et les preuves de son exactitude sont trop nombreuses pour que l'on puisse – sérieusement – douter de la valeur historique de son témoignage.

Sur Mme de Chevreuse, l'auteur était suffisamment informé pour démêler le vrai du faux et se garder d'accorder un trop grand crédit à la rumeur. Certes, il lui arrive incidemment de rapporter une aventure assez gaillarde qui montre, à la confusion de l'imprudente duchesse, que les ouvriers en soie de Tours sont des lurons expéditifs. Mais il a soin de préciser que cette histoire est sujette à caution : « *J'ai ouï conter, écrit-il, mais je ne voudrais pas l'assurer*

19. *Historiettes*, t. 1, p. 161.

20. Voir note 14.

[...]»²¹. Reconnaissons dans cette prudente réserve une marque de probité qui incite à accorder une large confiance à tout ce qui est dit par ailleurs.

Je ne résiste pas au plaisir de prolonger cette réflexion sur la véracité de Tallemant à propos d'un événement fameux dont Mme de Chevreuse fut témoin, et dans lequel sa complicité fut très vraisemblablement engagée : je veux parler de l'assaut galant que le duc de Buckingham donna à la vertu d'Anne d'Autriche lors d'une promenade nocturne dans les jardins de la demeure d'Amiens où la Reine s'était arrêtée quelques jours, en juin 1625, alors qu'elle escortait sur le chemin de l'Angleterre sa belle-sœur, Henriette de France, mariée par procuration au roi Charles I^{er}. L'affaire, qui fit quelque bruit, fut diversement rapportée. Selon Mme de Motteville, qui déclare dans ses *Mémoires* avoir été « *instruite de la vérité* » par des témoins appartenant à la suite de la Reine, le duc de Buckingham aurait profité de cette heureuse occasion pour s'entretenir avec Anne d'Autriche. Rien de prémédité dans ce qui se passa alors et, s'il faut en croire Mme de Motteville, rien de très compromettant non plus pour les protagonistes de cette rencontre entre la passion et la vertu, née du « *hasard* » d'une simple promenade.

« *Le hasard alors les ayant menés dans un détour d'allée, où une palissade les pouvait cacher au public, la Reine, dans cet instant, surprise de se voir seule et apparemment importunée par quelque sentiment trop passionné du duc de Buckingham, elle s'écria, et appelant son écuyer, le blâma de l'avoir quittée. Par ce cri elle fit voir sa sagesse et sa vertu, préférant la conservation de son innocence intérieure à la crainte qu'elle devait avoir d'être blâmée, et que ce cri, allant aux oreilles du Roi, ne lui coûtât beaucoup d'embarras.* »²²

Très attachée, comme toujours, à défendre la réputation d'Anne d'Autriche, Mme de Motteville ne se fait pas faute de recourir à la litote pour minimiser la gravité de l'événement : mais ce voile bienséant n'interdit pas de s'interroger sur l'expression de ce « *sentiment trop passionné* » de Buckingham dont la Reine fut « *apparemment importunée* ».

21. *Historiettes*, t. 1, p. 161.

22. Publiés en 1723, les *Mémoires* de Mme de Motteville ont été réédités en 1878 par M F. Riaux (Paris, G. Charpentier, 4 vol.). Voir t. 1, p. 16.

De cette aventure galante, dont les acteurs pouvaient craindre qu'elle ne se transformât en affaire d'État, La Rochefoucauld a donné une relation un peu plus vive dans la première partie de ses *Mémoires*, qui ne fut publiée que fort tardivement, en 1817²³. Cette version des faits mérite d'autant plus attention qu'elle doit sans doute beaucoup aux confidences de la duchesse de Chevreuse, laquelle, rappelons-le, participait à la promenade, contrairement à Mme de Motteville. Loin de toute litote, mais sans trop bousculer les convenances, le mémorialiste a donné à l'entreprise du galant Buckingham des allures plus cavalières :

« [...] un soir que la Cour était à Amiens et que la Reine se promenait assez seule dans un jardin, il y entra avec le comte d'Hollande, dans le temps que la Reine se reposait dans un cabinet; ils se trouvèrent seuls; le duc de Bouquinguan était hardi et entreprenant; l'occasion était favorable, et il essaya d'en profiter avec si peu de respect, que la Reine fut contrainte d'appeler ses femmes, et de leur laisser voir une partie du trouble et du désordre où elle était. »²⁴

Manque de respect, trouble, désordre : les mots sont suffisamment précis et suffisamment forts pour donner à penser, en termes militaires, que l'attaque fut chaude et que la place ne fut pas loin de succomber.

Pierre de la Porte, qui a lui aussi laissé des *Mémoires*, était présent à Amiens en vertu de sa charge officielle de « porte-manteau ordinaire de Sa Majesté ». En évoquant, selon ses propres termes, « une chose qui a bien donné occasion aux médisants d'exercer leur malignité »²⁵, le fidèle serviteur de la Reine a pris soin d'éloigner tout soupçon de malveillance d'un récit qui confirme et complète celui de La Rochefoucauld. On y apprend que la duchesse de Chevreuse participait à la promenade, accompagnée de mylord Rich, autrement dit le comte de Holland, dont nul n'ignorait qu'il était son amant. C'est assez dire qu'un climat de fête galante entourait cette soirée au cours de

23. Voir, sur ce point, les précisions apportées par J. Lafond dans la Notice de son édition des *Mémoires*, p. 273.

24. P. 58. L'éditeur a choisi de respecter la graphie ancienne des noms propres, qui reflète l'usage et la prononciation du temps.

25. *Mémoires de M. de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV, contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*. Genève, 1756, 1 vol. in-12°. Voir p. 22.

laquelle la Reine se hasarda à se détacher de sa suite. C'est alors que le duc de Buckingham, écrit La Porte, «*se voyant seul avec elle, à la faveur de l'obscurité qui commençait à chasser la lumière, s'émancipa fort insolemment jusqu'à vouloir caresser la Reine, qui en même temps fit un cri auquel tout le monde accourut.*»²⁶. Je vous laisse apprécier la valeur du «*en même temps*», qui sauve opportunément l'honneur de la Reine.

Au terme de ce long détour par Mme de Motteville, La Rochefoucauld et La Porte, nous sommes en mesure d'évaluer plus précisément le témoignage de Tallemant²⁷. On peut penser que l'auteur des *Historiettes*, sur le même sujet, s'est montré moins exact en rapportant qu'Anne d'Autriche était seulement accompagnée de sa dame d'atour, Mme du Vernet, laquelle, de connivence avec Buckingham, se serait délibérément tenue assez éloignée. Mais comme Mme du Vernet fut chassée de la Cour à la suite du scandale d'Amiens, on a tout lieu de penser qu'il lui fut reproché d'avoir manqué aux devoirs de sa charge en restant trop loin de la Reine, à un moment où les autres promeneurs se tenaient encore plus à l'écart. Tallemant ne dit pas autre chose, et il ne contredit pas non plus La Rochefoucauld et La Porte quand il prête au duc de Buckingham un élan passionné qui passe, assurément, les bornes du respect :

«*Le galant culbuta la Reine, et lui écorcha les cuisses avec ses chausses en broderies ; mais ce fut en vain, car elle appela tant de fois que la dame d'atour, qui faisait la sourde oreille, fut contrainte de venir au secours.*»²⁸

Voilà qui achève, si j'ose dire, de lever le voile sur cette affaire, et même si ce réalisme assez cru blesse un peu les bienséances, il a le mérite de rappeler avec vigueur que la belle galanterie célébrée par la littérature mondaine à cette époque n'a jamais conjuré, dans la réalité, les ardeurs du désir.

Tallemant, toutefois, ne va pas jusqu'à affirmer que la violence de Buckingham ait été telle que la Reine, le lendemain, ait éprouvé le besoin d'envoyer Mme de Chevreuse demander au duc de Buckingham «*s'il était*

26. *Ibid.*, p. 23.

27. *Historiettes*, t. 1, p. 239-240.

28. P. 240.

bien assuré qu'elle ne fût pas en danger d'être grosse». J'emprunte cette précision alarmante aux *Mémoires* du cardinal de Retz²⁹, qui prétend rapporter des confidences de Mme de Chevreuse. Mais comme le mémorialiste situe l'aventure d'Amiens dans le petit jardin du Louvre, on aura la charité de croire que son témoignage tardif est incertain et suspect, ce qui ne suffit peut-être pas à le rendre totalement incroyable.

N'allons pas plus avant, comme aurait dit Racine. Il est temps de mettre un terme à ce qui pourrait finir par ressembler à une digression, et le juste intérêt que nous avons porté à l'épiderme meurtri d'Anne d'Autriche ne saurait nous détourner plus longtemps des petites privautés qui charmèrent l'archevêque de Tours.

En parlant de Bertrand d'Eschaux, Tallemant des Réaux déclare sans ambages qu'il «*devint amoureux*» de la duchesse de Chevreuse. Comprenons qu'il éprouva pour elle de tendres sentiments et ne s'en cacha guère ; mais si, comme on l'a vu, il ne fut pas sévèrement rebuté, les menues faveurs qui lui furent accordées par la coquette duchesse n'étaient pas de nature à hisser l'archevêque au rang des soupirants fortunés auxquels une femme accepte d'apporter des preuves qu'elle n'est pas insensible à leur flamme : ceux-là, dans la terminologie galante du XVII^e siècle, sont des *amants*, autrement dit des adorateurs qui peuvent se flatter d'être aimés et qui, du même coup, peuvent vivre dans l'espérance d'être récompensés de leur fidélité, surtout si la belle n'a pas la réputation d'être trop cruelle. C'était le cas de la duchesse de Chevreuse, dont on a du mal à établir avec certitude, parmi ses nombreuses conquêtes, la liste exacte des amants qui furent comblés. Les historiens, sur ce point, ont fait preuve d'une générosité que l'on peut juger excessive, tant il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches. Ainsi, n'en déplaise à Claude Dulong, biographe attentive de la reine Anne d'Autriche³⁰, rien n'indique que La Rochefoucauld fut l'amant, au sens moderne du terme, de Mme de Chevreuse, et je ne suis pas même certain que le malheureux comte de Chalais, quoi qu'en aient dit Philippe Erlanger et quelques autres, ait été beaucoup plus qu'un adorateur passionné.

29. Voir Cardinal de Retz, *Mémoires*, édition de Michel Pernot, Gallimard, Folio classique, 2003, p. 649. Contrairement à Claude Dulong, qui jugeait impossible de retenir la version de Retz (voir Cl. Dulong, *Anne d'Autriche*, Folio histoire, p. 483), Michel Pernot reconnaît l'importance d'un témoignage qui souligne fortement la gravité de l'événement.

30. *Op. cit.*, p. 61.

Mais l'important n'est pas là. Ce qui mérite attention dans la conduite amoureuse assurément très libre de Mme de Chevreuse, c'est d'abord le fait que son goût de la galanterie ne verse jamais dans le dévergondage. Le cardinal de Retz lui-même, dans le portrait sans bienveillance qu'il a glissé dans ses *Mémoires*, est obligé de reconnaître à la duchesse de Chevreuse cette vertu : quand elle avait choisi un amant, « *elle l'aimait uniquement et fidèlement* » et ne connaissait plus d'autre devoir que celui de lui plaire³¹. Disons qu'elle eut des fidélités successives, ce qui n'a rien de dégradant.

On est frappé aussi par l'ascendant qu'elle exerce sur les hommes qu'elle séduit. Mariée très tôt (elle n'avait pas dix-sept ans) au favori du jeune Louis XIII, Albert de Luynes, qui venait de triompher du maréchal d'Ancre, Marie de Rohan, fille du duc de Montbazou, a imposé à un époux sensiblement plus âgé qu'elle (Luynes avait trente-neuf ans au moment du mariage) une autorité qui a frappé les observateurs : c'est notamment le cas du nonce apostolique en France, Guido Bentivoglio, futur cardinal, qui signale dans une dépêche à Rome le pouvoir de « *la moglie* », la jeune duchesse de Luynes, « *la quale è padrona, si può dire, del marito* »³²; en bon français, elle porte la culotte.

Le duc de Luynes meurt le 14 décembre 1621. Sa veuve, assez vite consolée, se remarie quelques mois plus tard avec le duc de Chevreuse et s'assure ainsi la protection d'un grand nom, ce qui lui permet de rester fidèle à elle-même sans se sentir tenue d'observer plus de constance que son mari. De sa liaison avec le comte de Holland, en 1624-1625, puis avec le duc de Lorraine, Charles IV, lors de son exil à Nancy dans les années qui suivirent, nous savons à la vérité peu de choses. En revanche, les lettres adressées en 1632 par la duchesse de Chevreuse à son amant du moment, le marquis de Châteauneuf, ont été saisies et conservées. Elles confirment le tempérament impérieux d'une femme qui entend régner en maîtresse absolue et ne cesse d'affirmer sa soif de puissance : « *Je vous ordonne de m'obéir* », écrit-elle avec superbe, « *non seulement pour suivre votre inclination si elle vous y convie, mais pour satisfaire à mon désir qui est de disposer absolument de votre volonté.* »³³. De telles

31. *Op. cit.*, p. 218-219.

32. Cité par V. Cousin, *op. cit.*, p. 339.

33. Voir Philippe Erlanger, *Richelieu, le révolutionnaire et le dictateur*. Le Cercle du nouveau livre d'histoire, Librairie Tallandier, 1971, p. 274. De copieus extraits des lettres de Mme de Chevreuse à Châteauneuf sont donnés par V. Cousin, *op. cit.*, p. 97-110.

déclarations ne relèvent pas seulement de la phraséologie galante : elles expriment sans détour le désir de faire de la conquête amoureuse un instrument de pouvoir. Et quand celui que l'on s'emploie à gouverner exerce, comme Châteauneuf, un rôle politique important, il est clair que pour une femme aussi passionnément engagée dans les affaires que la duchesse de Chevreuse, la séduction, associée au génie de l'intrigue, a été un moyen d'action puissant, ou pour mieux dire une arme, dont Richelieu puis Mazarin ont pu mesurer la redoutable efficacité.

Reconnaissons que pour tourner la tête du vieil archevêque de Tours et s'assurer son entier dévouement, la duchesse de Chevreuse n'a pas eu à forcer son talent, et cette aimable comédie constitue tout au plus un intermède souriant dans une carrière politico-galante agitée. Cette mince anecdote n'en reste pas moins suffisamment révélatrice pour justifier la curiosité de Tallemant des Réaux et la nôtre. Du côté de Bertrand d'Eschaux, il apparaît que pour être archevêque, on n'en est « *pas moins homme* », et qu'il est de « *célestes appas* » devant lesquels, fût-ce à un âge fort avancé, « *un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas* »³⁴. J'ai plaisir à saluer au passage l'auteur du *Tartuffe*, qui ne m'en voudra pas de rendre grâce à la duchesse de Chevreuse d'avoir eu la bienveillance d'apporter, à peu de frais, à un prélat octogénaire le bonheur de commettre, au soir de sa vie, quelques doux péchés véniels.

Du côté de Mme de Chevreuse, l'aventure confirme qu'elle savait, comme le notait La Rochefoucauld dans ses *Mémoires*, « *se [servir] de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins* »³⁵. C'est un talent que notre héroïne a pratiqué avec une souveraine liberté, mais en échappant à toute médiocrité morale : ce n'est pas le moindre attrait d'une femme intelligente et belle, qui a incarné avec panache, et aussi plus de constance dans l'action que bien des hommes de son temps, ces vertus aristocratiques par excellence que sont l'énergie et l'audace. J'arrête là un éloge qui pourrait faire soupçonner que je cède à mon tour, après Bertrand d'Eschaux et tant d'autres, au pouvoir de séduction de la belle ensorceleuse.

Permettez-moi une ultime remarque inspirée par l'actualité et la lecture de nos modernes gazettes. Pour le dix-septième invétéré que je suis,

34. *Le Tartuffe*, III, 3.

35. P. 56.

l'attention portée aujourd'hui aux liens entre la politique et les intrigues galantes n'est pas sans rappeler l'admirable portrait moral de la Cour dans lequel l'auteur de *La Princesse de Clèves* soulignait l'alliance étroite de l'ambition et de la galanterie en un lieu où « *l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour* »³⁶. Il y a là, me semble-t-il, matière à réflexion, et je ne peux m'empêcher de penser que notre époque aurait le plus grand besoin du regard aigu d'un émule de Tallemant des Réaux pour démêler les rapports entre séduction et pouvoir – pouvoir de la séduction, séduction du pouvoir –, afin d'éclairer ce « dessous des choses » qui pourrait permettre, par le biais d'anecdotes bien choisies, de mieux comprendre l'état des mœurs de notre temps, et peut-être même d'en sourire.

36. Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Le Livre de poche classique, 1999, p. 59.